

REVERIES D'UN BON CHRÉTIEN,

AUX LECTEURS.

EN GUISE D'ERRATA.

Des fautes d'orthographe
Blâmez le typographe,
Mais ne l'accusez jamais
De mes fautes de français.
S'il arrive qu'un point déloge une virgule,
Que celle-ci se venge en remplaçant le point.
Ne vous affligez point :
Ce serait ridicule.

—o—

A Son Excellence Sir John Young.

Sir, nous ne pratiquons qu'une religion.
Nous aimons Dieu, la Reine, et nous—la nation.

Soyez le bienvenu sur ces plages lointaines !
 Les heureux habitants de ces vastes domaines
 N'ont qu'une âme et qu'un cœur
 Pour dire avec bonheur :
 "Contentement parfait, joie entière et sereine
 Au feu Envoyé de notre Souveraine."

—o—

Nous ne reconnaissons—pour l'âme et pour le corps—
 Dans toute la Puissance
 Qu'une seule allégeance
 Que l'on avoue à Dieu, sans crainte et sans remords.
 Cette allégeance-là réside toute entière
 Dans notre dévouement
 Pour le gouvernement
 De celle qui veut être, avant tout, notre mère.

—o—

Que je voudrais, Seigneur ! per tous la faire aimer,
 Chérir, adorer même,
 Dans ta bonté suprême.
 N'as-tu pas fait, mon Dieu, la femme pour charmer ?
 N'as-tu pas tout enier dans son cœur et son âme,
 Et parce qu'elle régne, en est-elle moins femme ?
 Toutes ses actions n'ont-elles pas pour loi
 Le bien de ses sujets qui lui viennent de toi ?

—o—

Quand donc sauront enfin mes frères (1) être sages ?
 En remontant bien loin vers la source des âges,
 Qu'est-ce que nous voyons ? l'homme déjà se plaint
 De tout ce qui l'enferme et de son Souverain,
 Et tout il a de peide, il se plaint de lui-même.
 Mais du moment qu'il a—front ceint du diadème—
 Un Règne sans tache, aimée, aimant aussi
 Ses sujets, ne doit il pas dire à Dieu merci !...
 Merci ! parce que tu mets fin à ma tristesse :
 Merci ! pour ce que tu me donnes d'allégresse :

(1) Les annexionistes—

Merci ! pour la bonté : Merci ! pour mon bonheur,
 Pour tant d'enfants royaux ressemblants à leur mère,
 Et pour les petits fils qui tiendront de leur père. (2)
 Plus que d'autres, je vois que tu m'aimes, Seigneur !"

—o—

CENTAIN.

—

SOUVENIR DU JEUNE AGE.

—

La médiocrité, pas plus que la pauvreté, n'est un vice ; mais à coup sûr, ce n'est pas le bonheur, si, seulement, c'était un commencement de vertu, on s'en consolerait.

—o—

Peinture de mœurs.

—

C'est ça que c'est pas drôle
 D'être un p'tit habitant
 Qu'on envoie à l'école
 Une main dans un gant
 Et l'autre toute nue :
 Surtout si ce gant-là
 Fut trouvé dans la rue
 Où quelqu'un le jetta
 De son mouvement propre,
 Comme on jette une chose inutile et malpropre.

—o—

J'ai connu dans mon jeune temps
 Bien des petits gars d'habitants,
 Sans me compter. Cette jeunesse
 Allait dévotement,
 Le Dimanche, à la messe,
 Et savez-vous comment ?

(2) Le Prince de Galles.

L'un mettait la botte à son père
 A son pied droit,
 Quand son pied gauche avait la bottine à sa mère.
 L'autre, fier comme un Roi,
 —Qu'il fit chaud ou fit froid—
 Trottinait les pieds nus, les deux mains dans ses po-
 [ches.
 Maint autre avait la tuque à quelqu'un de ses proches.

—o—

Un jour—dans le cœur de l'été.
 Lorsque la chaleur est bien vive—
 Maman orna mon front de chérubin crotté
 De sa caline en coton ouaté
 De grandeur excessive.

—o—

Tous ceux qui me voyaient,
 Sans exception, disaient :
 “ La créature chétive ! ”
 Et plus d'un ignorait,
 Tant j'étais drôlement fait
 En habits du dimanche,
 (Notez que mon gilet
 N'avait collet ni manche,
 Vu que c'était le corset
 De tous les jours de ma grande sœur Blanche,)
 Plus d'un, dis-je, ignorait
 De quel sexe était
 Le gamin ou la gamine
 Ayant si piteuse mine.
 Chacun conjecturait et nul ne résolvait.

—o—

Mais mon sexe et mon nez étaient bien connaissables,
 Les jours ouvrables.
 On ne me tenait pas nu, comme on peint l'Amour
 Ou bien les petits anges,
 Car j'avais un habit coupé dans de vieux langes

Qui me cachait le tour
 Du cou, les reins et l'épaule,
 Et pas un côté de plus.

—o—

D'abord ça parut drôle
 Un pareil us.
 Mais à force

De voir ma cuisse avec ma jambe torse,
 Mes petits pieds et mes petits genoux
 Que ma mère traitait de "chers petits bijoux";

On finit bientôt par s'y faire.

D'ailleurs, chez mon père
 On ne voyait ni Dame ni Monsieur,
 La semaine;

Et, s'il fallait tout dire à la rigueur,
 Je serais bien en peine
 De me rappeler le nom

Du seul homme de renom
 (Un vieux Maître d'école
 Esprit faux, tête folle,)

Qu'un dimanche, durant quatre cents mois,
 Nous vîmes, une seule fois.

—o—

Mon papa n'avait pas de dette,
 Chose assez rare : aussi ni le calendrier,
 Ni l'almanach, ni la gazette,
 Ni le moindre chiffon de papier
 N'eut osé paraître
 Chez nous.

Père n'eut pas été maître
 De son courroux.

Mais ma mère—peut-être—
 Dont le tempérament est pacifique et doux,
 Aurait laissé faire. . . .
 Cette bonne chère mère
 Qui m'appelait son amour
 Et me battait, au moins, dix fois par jour.

Un co up n'attendait pas l'autre,
 Tape au chignon,
 Tape à la joue et tape au front,
 Et surtout, quand le cherubin se vautre
 Dans la boue et l'apporte à la maison.

—o—

Et le maître d'école ?
 —Il était d'une gaité folle,
 En train.
 Mon Dieu ! qu'il était drôle !...
 Même un peu libertin,
 Car il aimait la faribole.
 Je l'ai surpris, un matin,
 Lutinant de la main
 Les cheveux en désordre
 De Nanette Carillon
 Dont la réputation
 Et les mœurs n'étaient pas absolument dans l'ordre.

—o—

Ceux qui ne seraient pas familiers avec les petits
 poèmes en vers d'inégale longueur n'ont qu'à con-
 sultier les Fables de La Fontaine.

*C'est promettre beaucoup mais qu'en sort-il souvent ?
 —du vent. . . .*

Pas des leçons du Maître, mais de la montagno en
 mal d'enfant.

En lisant et relisant les Maîtres, je me suis con-
 vaincu d'une chose—c'est qu'un vers est un vers, s'il
 n'a pas plus que 12 syllabes, ni moins qu'une—

CENTAIN.

Une manière d'Épigramme

C'est pénible qu'il faille user de paraboles,
 A ma langue craintive arracher les paroles.
 —Que craint-il, dira-t-on?—Si je vous disais quoi,
 La bête mangerait mon fils, ma fille et moi—

—o—

A

Monsieur L. H. Fréchette — à propos de "La voix
 d'un exilé."

—o—

Oiseaux du Canada—presque du même nid,
 Toi rossignol charmant, et moi pie ennuyeuse,
 Mais élevés tous deux sous le regard béni
 Et les tendres baisers d'une mère pieuse,
 Dont on aima le toit de chaume ou de granit,
 Que divers sont les chan's, que nous dicte la Muse
 Fille de Mnémosyne et du plus grand des dieux.

—o—

La lyre a des accords toujours mélodieux.
 Elle ne souffle pas que les doigts de Méduse
 Viennent pincer la corde où dorment les doux sons
 Qui s'éveillant, feront que Roi, filles, garçons
 Également émus—l'un dans la haute sphère
 Où le ciel l'a fait naître et les autres moins haut—
 Aient un cri d'espérance, un chant, une prière
 Que l'ange portera jusqu'aux pieds du Très-Haut.
 Le Roi sera meilleur, et ses sujets fidèles
 De toutes les vertus deviendront les modèles.

—o—

Ah ! que le chant sacré du Barde n'aille pas
 Fouiller ni remuer la fange et ses ordures,

Il n'en recueillerait que boue et pourritures,
Des regrets, plein son cœur, et le remords—hélas !
L'âme chaste du Barde évite les souillures.



Aux Saints du jours, il dit la dure vérité,
Gardant pour le prochain la douce charité.
Il est des souvenirs dont le poids lourd accable,
De ces moments d'angoisse où l'on se sent mourir
Alors, ô mon poète, il faut laisser dormir,
De son divin sommeil l'instrument adorable,
Et pour chanter, attendre un moment favorable.
Et si le sort voulut qu'un jour on succombât,
On peut se relever ; c'est le droit du poète
Plus qu'à tous. Si Jésus, portant sa croix, tomba,
C'était pour nous montrer qu'on peut lever la tête
Après qu'on a faibli, si l'on est repentant.
Mais nous savons que lui, Christ, était innocent,
Qu'il souffrit tant que pour mieux payer notre dette.



Tu te plains de l'exil ! Qui t'y retient, dis-moi ?
Est-ce quelqu'un parmi les Ministres du Roi ?
Est-ce un autre, est-ce moi qui t'aime et qui t'admi-
[re
Même lorsque ton chant pouvait un peu mieux dire ?

.....
Après tout, qui n'a pas parlé mal, une fois,
Des meilleurs citoyens et même un peu des Rois.
C'est un mal inhérent à la nature humaine.
Moi-même j'ai péché contre ma souveraine,
Dans un temps qui pourrait s'appeler " autrefois."



Reviens, je t'en conjure aux champs qui l'ont vu
naitre.
Nous serons bien heureux de te revoir encor.
Nulle part qu'au Pays on fait des rêves d'or :
Qu'on a de joie à voir la maison de l'ancêtre.

Mais—pour l'amour de Dieu—que le pays entier
 Qui doit tant de progrès à Sir G. E. Cartier
 Apprenne par ta bouche, en un chant magnifique,
 Ce que Sir George a fait de grand, de beau, de bon,
 Depuis tantôt quinze ans, pour notre nation.
 C'est un homme de cœur et ferme en politique,
 Tenant à ses amis plus que le fer au bois,
 Les aimant tous ensemble et beaucoup à la fois.
 Il ne recule pas parce qu'il sait combattre ;
 Et si quelqu'un l'insulte, il sait aussi se battre.

—o—

Tous nos hommes d'Etat, qu'ils soient Rouges ou
 [Bleus,
 Doivent avoir de nous un support généreux.

—o—

Do—Ri—Ou, ton chéri—le mien aussi peut-être—
 A tenu dans ses mains les rênes de l'Etat.
 Il a fourbi son arme et livré son combat.
 Mais dans le champ d'épreuve est-il resté le maître ?

—o—

Un Ministre ne peut faire, autant qu'il lui plaît,
 Tout le bien désirable auquel Dieu l'appelait.
 Car sur sa voie il a plus d'un millier d'obstacles
 Qu'il ne peut vaincre, à moins de faire des miracles...
 Des miracles ? ... à qui pouvons-nous demander
 D'en faire maintenant que la foi vive est morte
 Ou se meurt, cette foi qui pouvait commander
 A la montagne et dire : " allez ailleurs, en sorte
 Qu'où je vous vois, surgisse un lac au lit profond
 Si profond que nul œil n'en pourra voir le fond."

—o—

La foi, Barde chéri, qu'est-elle devenue ?
 N'étant plus dans le monde, est-elle dans la nue
 Prête à prendre son vol vers le ciel, son séjour
 Primitif ? Ou va-t-elle, avant peu, redescendre
 Nous embraser au point de nous réduire en cendre
 Et de notre fumier faire jaillir l'amour

Et sa sœur l'Espérance ? Ah ! ces vertus divines
 N'habitent parmi nous qu'à l'état de doctrines.
 Qu'ils sont rares, Seigneur ! ceux qui leur font la
 [cour.

—o—

Ceux qu'on disait meilleurs sont devenus les pires.
 Je tremble quand je songe au bonheur des Empires,
 Où grouille le troupeau des sorciers malfaisants (1)
 Tendant la main pour qu'on y jette des présents
 Et disant : nous n'aurons de dévouements sublimes
 Qu'à la condition d'avoir les fortes primes.

(1) Les Ultramontains cléricaux—pire engeance.
 Ah ! si je les tenais tous dans ma main, que je les
 réduirais vite en marmelade—

—Vous les tueriez donc ?

—Pourquoi pas, puisqu'ils assassinent, à toute
 heure, notre esprit et qu'ils ont tué notre Seigneur
 Jésus-Christ ?

—Mais ils n'étaient pas nés alors.—

—Ce sont donc leurs pères ou quelques-uns des
 leurs, comme dirait le bon La Fontaine. Eh ! bien,
 en payant pour les autres, ils acquitteront leurs pro-
 pres dettes.—C'est le sort des héritiers qui n'ont pas
 le bénéfice de l'Inventaire.

—Vous êtes donc un homme sanguinaire

—Je vous jure que je ne puis voir souffrir un pou-
 let sans me sentir le cœur serré.

—Et vous tueriez les ultramontains, qui sont des
 hommes faits de chair et d'os comme nous, . . . et en
 soutane encore ?

Oui ! oui ! oui ! vous dis-je ; oui ! encore et tou-
 jours ! mais auparavant, je les prierai, les supplie-
 rai de se convertir, afin qu'ils vivent et jouissent,
 comme nous, des bienfaits de la Création.

Mais vous verrez que les entêtés ne se conver-
 tiront pas—Que nous sommes à plaindre, pauvres

Mais nos traux sont pas dus qu'à la faute d'autrui
 Et chacun de nous peut se frapper la poitrine
 Devant celui pour qui la plus épaisse nuit
 Est transparente, autant qu'une gaze très fine.

—o—

O Poète, reviens, reviens donc parmi nous.
 Tu seras le plus beau, le plus grand entre tous,
 Car le ciel bienfaisant t'a donné, jeune encore,
 Un talent précieux qui t'élève et t'honore.
 Ta voix harmonieuse au monde redira
 Que le pays grandit, et bientôt brillera !

laïcs !... N'avoir pas d'autre alternative que celle
 d'être victimes ou bourreaux. O Jésus toi que j'ai-
 me, ne me dis-tu pas, souffre !... c'est mieux !...
 Crois, leur tour viendra de pleurer, j'arrive....
 Que vous êtes en retard, Seigneur !

TRICENTAIN PROPHETIQUE.

Hymne universel dont on pourrait faire, au besoin,
un chant de la confédération Canadienne.

Refrain.

O Canada, mon pays, mes amours,
Ta jeune fille,
Sous sa mantille,
Est si gentille
Qu'elle charme les tigres et les ours.
Oeil qui luit
Et pétille
Et scintille
Comme une étoile aux cieux
L'a faite belle
Tu demoiselle,
Belle à tenter les dieux !

— 0 —

Commencement de l'Ere Chrétienne.

I

Jésus, le doux agneau,
Vient de naître à la crèche.
Quoique pauvre, il est beau.
Qui ne l'aime pas, pêche.
O Canada &c.

— 0 —

Sur le sable des mers
Quand Jean vint à paraître,
Il sortait des déserts
Pour annoncer un maître.
O Canada &c.

Plusieurs disant : l'es-tu ?
 Jean répondait sans feinte :
 Précédant la Vertu,
 Je suis saisi de crainte.

O Canada &c.

—o—

Devant le Désiré
 Aussi nommé le Verbe
 —Etre auguste et sacré—
 Je ne suis qu'un brin d'herbe.

O Canada &c.

—o—

Toutes les nations
 En Jésus voudront croire,
 Car les Religions
 Du jour en font accroire.

O Canada &c.

—o—

Les peuples aux abois
 Opprimés par les prêtres, (1)
 Négligés par les Rois
 Ne sont qu'un amas d'êtres

O Canada &c.

—o—

Obscurs, dégradés, vils
 Que le Roi des Royaumes
 Tirera des chenils
 Pour en faire des hommes.

O Canada &c.

—o—

Les peuples si nombreux
 Le seront d'avantage
 Et le Dieu des Hébreux
 Aura seul leur hommage

O Canada &c.

Je les baptiserai
 Au nom divin du Père,
 Du Fils, du nom sacré
 Qui les fait UN—mystère !
 O Canada &c.

—o—

Fut-il pire qu'un chien,
 L'homme, après le Baptême,
 —Blanc— ne craindra plus rien
 Du terrible Anathème.
 O Canada &c.

—o—

Voilà comme parlait
 Le Precurseur—Prophète.
 Plus d'un qui l'entendait
 —Doutant—branlait la tête.
 O Canada &c.

—o—

C'est qu'alors il faisait
 Une longue nuit noire
 Et le jour—court—était
 Sombre à faire décroire.
 O Canada &c.

—o—

Partout on ne voyait
 Que Divinité fausse ;
 Et l'homme descendait
 Comme un chien dans la fosse,
 O Canada &c.

—o—

Car les bons dieux du jour
 Commandaient les luxures
 Et défendaient l'amour
 Saint à leurs créatures.
 O Canada &c.

L'Ere d'aujourd'hui.

II

O Canadiens français,
 Canadiennes anglaises,
 Vous Canadiens anglais,
 Canadiennes françaises,
 O Canada &c.

—o—

Aimez dans le Seigneur,
 Aimez-vous tous ensemble.
 C'est pour votre bonheur
 Que le ciel vous rassemble.
 O Canada &c.

—o—

Ma Josephte à l'œil doux,
 Mets-toi donc à ton aise
 Et choisis ton époux
 Parmi la race anglaise.
 O Canada &c.

—o—

Regarde parmi nous,
 O fière et blonde anglaise
 Et vois à tes genoux
 Qui t'aime plus... que seize.
 O Canada &c.

—o—

*Ce que je dis ici,
 A l'Indien imberbe
 Je le répète aussi.
 Chevez nous en garbe,
 O Canada &c.*

O superbes chinois,
 Trouvez donc qui vous prenne
 (Pour nos sœurs qu'elle croix !)
 Dans la famille humaine.

O Canada &c.

—o—

Cette communion
 Dans le saint mariage
 Fera la nation
 Grande, robuste et sage.

O Canada &c.

—o—

D'un coup elle rompra
 Les anneaux de la chaîne
 Que le diable riva
 Avec l'horrible haine :

O Canada &c.

—o—

Haine du nom anglais
 Pour la France si bonne,
 Haine du nom français
 Pour la race Bretonne.

O Canada &c.

—o—

Disparaissez, démons,
 Rentrez dans vos enceintes,
 Laissez les nations
 Se lier d'amours saintes.

O Canada &c.

—o—

Voyez-vous le serpent (2)
 Ecrasé par Marie ?
 Comme il a l'œil ardent,
 Comme il est en furie !

O Canada &c.

Du haut du Vatican
 Il souffle sur le Pape
 L'exhorte au mal, disant :
 Sur tes chers agneaux frappe !

O Canada &c.

—o—

Chauffe ton fer à blanc,
 Fourbis l'arme acérée,
 Et darde dans le flanc
 Ta brebis égarée.

O Canada &c.

—o—

Mais il n'écoute pas,
 Lui, le divin Pontife,
 Car il se dit tout bas :
 Puis-je imiter Caïphe ?

O Canada &c.

—o—

D'ailleurs Jésus viendrait,
 Si je prêtai l'oreille
 Au conseil indiscret,
 —Car jamais il sommeille—

O Canada &c.

—o—

Et dirait : le troupeau
 Commis à ta prudence
 Est mort sous le couteau
 Et demande vengeance.

O Canada &c.

—o—

Où me cacher alors,
 Que dire et que répondre ?
 Montrer mes agneaux morts,
 Est-ce assez me confondre ?

O Canada &c.

Le feu de son regard
 Fait déjà que je tremble
 Si je ne montre à part,
 Chacun—et tous ensemble.

O Canada &c.

—o—

J'aime et point ne tuerai
 Ma brebis blanche ou rousse,
 Mais je l'appellerai
 De ma voix la plus douce.

O Canada &c.

—o—

Mon troupeau m'entendra,
 A force que je l'aime.
 J'en suis sûr, il viendra
 Au bercail de lui-même.

O Canada &c.

—o—

Ainsi dirait Jésus,
 Le bon pasteur des âmes
 Qui lave les perdus
 Dans l'amour et ses flammes.

O Canada &c.

—o—

Le Seigneur, Tout-Puissant,
 Me couvrant de son ombre,
 Saura mettre à néant
 Mes ennemis sans nombre.

O Canada &c.

—o—

Et lui qui voit mon deuil
 Et pencher ma couronne
 Dissipera l'écueil
 Qui gronde sous mon trône.

O Canada &c.

En danger de périr,
 Notre barque l'omaine
 Verra vite accourir
 Les anges, par centaine.
 O Canada &c.

—o—

Plus d'argent, de soldat !
 Mais je veux vos prières
 Dans mon rude combat,
 O mes fils et mes frères !
 O Canada &c.

—o—

Plus d'argent, de soldat !
 Donnez votre or, vous dis-je,
 Au premier paria
 Que la misère afflige.
 O Canada &c.

—o—

Retournez au pays,
 Mes bien-aimés zouaves.
 Allez ! je vous lénis,
 Car vous êtes des braves.
 O Canada &c.

—o—

L'enfant ne peut toujours
 Etre au sein de sa mère,
 Ni couler tous ses jours
 Auprès de son cher père.
 O Canada &c.

—o—

Il est un temps, vraiment,
 Ou l'enfant devient homme
 Et ne dit plus " *Maman* "
 S'il est vrai gentil-homme.
 O Canada &c.

Tous mes enfants—Les Rois—
 Ont grandi. J'abandonne
 Prés, troupeaux, moissons, bois
 Que de bon cœur je donne.

O Canada &c.

—o—

Qu'ils paissent ma brebis
 Avec son agneau tendre,
 Afin qu'au Paradis
 Ils puissent me les rendre.

O Canada &c.

—o—

Plus de dix-huit cents ans
 Ont fait ma tête, blanche.
 J'ai bien rempli le temps
 Et sans que mon front penche.

O Canada &c.

—o—

Au lieu d'un Pape—Roi,
 Vous aurez un Roi—Pape.
 Observez bien sa loi
 Pour que jamais il frappe.

O Canada &c.

—o—

Les Républiques vont
 En Royautés se fondre.
 Partout des Rois ; c'est bon !...
 Qu'avez-vous à répondre ?

O Canada &c.

—o—

C'est ainsi que parlait
 Le dernier Pape ; Pie.
 Au nord, au sud, à l'Est
 La terre était ravie.

O Canada &c.

Gloria *Pio—Nono*,
 Gloire au très-saint Pontife
 Qui dit : honte au bourreau,
 Au Grand-Prêtre Caïphe.

O Canada &c.

III

Le Seigneur entendit
 Ces touchantes paroles.
 Il vint à terre et dit,
 Grave et sans paraboles :

O Canada &c.

—o—

Aimez-moi, nations
 De toutes les contrées.
 De vos afflictions
 Je vous ai délivrées.

O Canada &c.

—o—

Je prends le Pape—Roi
 Et vous donne un Roi—Pape.
 Observez bien sa loi
 Pour que jamais il frappe.

O Canada &c.

—o—

Mais si le Roi, jamais,
 Cessant d'être un bon père,
 Redevenait mauvais
 Qu'il craigne ma colère !

O Canada &c.

—o—

C'est une énormité
 Aujourd'hui de prétendre
 Que toute autorité
 N'est que poussière ou cendre,

O Canada &c.

Si le cachet Romain
 Ne l'a sanctionnée.
 Cette erreur, pour certain,
 Est plus que surannée.

O Canada &c.

—o—

Ici, là-bas, ailleurs
 La vérité rayonne.
 Aux Prelats, vos seigneurs,
 Mon saint Esprit la donne.

O Canada &c

—o—

Qui sauve ? c'est la Foi
 Avec les œuvres saintes.
 Qui pratique ma loi
 Vivra, mourra sans crainte.

O Canada &c.

—o—

Dès le commencement
 St. Paul reprenait Pierre.
 Il parlait hardiment,
 Et ne s'occupait guère

O Canada &c.

—o—

Que Pierre à son avis
 Consentît de se rendre.
 Le monde était surpris
 Et content de l'entendre.

O Canada &c.

—o—

Tu ne marches pas droit,
 Dit Paul, un jour, à Pierre.
 Faire autrement qu'on croit,
 C'est nier la lumière.

O Canada &c.

Il s'agissait, je croi,
 D'ordonnance biblique
 Que le Juif—fort adroit—
 Très sottement pratique.

O Canada &c.

—o—

J'ai fait le corps d'abord
 Sans rayons et sans flammes,
 Mais il éclipsa l'or
 Dès que j'y mis une âme,

O Canada &c.

—o—

Afin qu'on m'adorât
 Du soir jusqu'à l'aurore
 Et qu'on me célébrât,
 Après la mort encore.

O Canada &c.

—o—

Donc, le corps vient avant
 Sur votre pauvre terre,
 Mais non pas tellement
 Que l'âme soit derrière.

O Canada &c.

—o—

Des deux, je n'ai fait qu'un,
 Mêlant matière et flamme.
 Soignez le plus commun,
 Je prendrai soin de l'âme.

O Canada &c.

—o—

Cette âme étant à moi,
 Et la matière encore,
 J'en fais gardien le Roi
 Et je veux qu'on l'honore,

O Canada &c.

Comme représentant
 Ma divine sagesse.
 Il sera votre amant,
 Vous serez sa maîtresse.
 O Canada &c.

—o—

Du ciel, je bénirai
 Cette sainte alliance
 Et je m'en souviendrai :
 C'est moi qui vous fiance.
 O Canada &c.

—o—

Rois, passez ma brebis
 Avec son agneau tendre,
 Afin qu'en paradis
 Vous puissiez me les rendre.
 O Canada &c.

—o—

Un chef ne suffit plus
 Pour toute ma famille.
 Plus je lui fais d'élus,
 Plus je la vois qui brille.
 O Canada &c.

—o—

Cieux, terre, alleluia !
 Chantaient toutes les bouches.
 Cieux, terre, alleluia !
 Plus de sibirés farouches !
 O Canada &c.

(1) L'histoire a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Chrétiens de toute dénomination—vous surtout,
 Bleus et Rouges—embrassez-vous donc, ou seule-
 ment donnez-vous la main, et nous verrons de suite
 la grande Bête de l'Apocalypse (l'ultramontanisme)
 fuir si vite et si loin que nous ne la reverrons jamais.

Que je crains d'être la voix qui prêche dans le désert !... Mais n'importe, si quelqu'un de vous est jaloux de mon sort, qu'il entreprenne donc de souffrir ce que j'ai souffert, ce que je souffre et ce que l'Esprit me dit que j'aurai à souffrir encore de la part de ceux qui, mille fois moins bons citoyens que moi, me traitent constamment de méchant et d'impie, parce que je me refuse à croire des choses impossibles—

*“ Mieux vaut cent fois, la mort
Qu'un si pénible sort ! ”*

(Ces deux vers ne sont pas de moi—)

Mais dites-donc,—nos amis—les ennemis—les anglais—ne pourriez-vous pas nous prêter un petit coup d'épaupe, pour nous aider à sortir de l'ornière ?

(2) Sous la forme de Monsieur Louis Veuillot que j'aime et déteste souverainement—

—Comment cela ?

Eh ! mon Dieu ! c'est tout simple. Je l'aime à cause de son génie, et je le déteste parce qu'il met son talent au service d'une mauvaise cause, celle de l'ultramontanisme.

Avez-vous lu ou su comme Monsieur le curé de C... après Monseigneur l'Evêque Maret, lui dit son fait ?

Pourquoi donc est-ce qu'on n'en a pas,—nous autres,—de ces curés—là ?

—Mais, nous en avons plusieurs.

C'est vrai, mais en si petit nombre qu'on peut désirer encore d'y joindre M. le curé de C... et surtout Monseigneur Maret—ce n'est pas lui qui ferait descendre un Buffle d'une montagne quelconque à propos d'une grande Duchesse ou d'une belle Hélène.

La femme en prière.

O Lia, quand tu prie à genoux, dans le temple,
 Tout radieux, ton ange est là qui te contemple !
 De ta prière ardente il extrait l'encens pur
 Pour le porter à Dieu sur son aile d'azur.
 Le brillant chérubin vêt sa robe de soie,
 Descend, te baise au front et tressaille de joie !
 Oh ! dans son doux baiser vois-tu les cieux ouverts,
 La Majesté du Dieu tout brillant de lumière
 Dont l'éclat éblouit comme un coup de tonnerre
 Qu'ont précédé soudain de foudroyants éclairs ?
 Les Prophètes assis sur des trônes d'ivoire,
 Et la Vierge Marie, ou le Christ dans sa gloire ?
 De l'ange ivre d'amour entends-tu les concerts ?
 Du sublime Hosanna la divine harmonie,
 Le son des harpes d'or si plein de mélodie ?
 Quel prodige ravit ton âme en ce moment ?
 Dans les bras de l'agneau, jouis-tu pleinement ?
 Oh ! sur la lyre d'or raconte nous ces choses :
 Les baisers enivrants, les douceurs de l'Agneau,
 Le chant du Séraphin, son cantique si beau,
 Et son souffle plus pur que le parfum des roses,
 L'ivresse des élus, les délices des saints,
 La trompette sonnante l'appel des chérubins
 Qui veillent nuit et jour, aux portes éternelles,
 Et quand paraît l'Agneau se couvrent de leurs ailes.
 St. Jean a-t-il dit vrai ? Ce séjour enchanté,
 Quoique privé de lampe, est-il plein de clarté ?
 Vois-tu de toute part briller le cyoprase,
 Le jaspé, le beryl et l'or et la topase ?
 Des chapiteaux d'ébène ou l'ivoire inscruté,
 Fait ressortir l'éclat de la sainte Cité ?
 Des guirlandes de fleurs, des arches triomphales
 Pavoisant des sentiers de rubis et d'opales ?
 — Vois-tu sur chaque mur un nom d'apôtre écrit
 Tel que Jean le Prophète, autrefois nous l'a dit ?

Et l'Eden, émaillé de fleurs fraîches écloses,
 Attend-il pour briller le retour du printemps ?
 Voit-on là l'Aquilon l'hiver et les autans
 Flétrir l'éclat du lis et l'incarnat des roses ?
 Oh ! non, car Jéhovah de son souffle divin
 Epure toute chose et lui donne la vie.
 On n'y voit pas de nuit, et l'éclat du matin
 Brille éternellement sur la ville bénie.

—o—

La prière du cœur est un ravissement
 On l'âme vers le ciel prend un élan sublime.
 C'est la source d'eau vive ou puise abondamment
 Le pécheur repentant qui s'éloigne du crime.
 Oui, la prière énièvre, elle ravit au ciel,
 Au fruit le plus amer donne le goût du miel.
 Elle plonge notre âme en une douce extase
 Où le cœur éniévré déborde comme un vase
 Où la liqueur qui bout, en flots d'argent se tord
 Sous une blanche écume où brillent des grains d'or

—o—

Hâtons-nous donc, prions. La prière a des ailes
 Pour élever à Dieu ses serviteurs fidèles.
 Qu'il me tarde de voir arriver le beau jour
 Où nous serons tous deux anges brûlants d'amour !
 Viens ! Lia, ma prière à ta prière unie
 Montera jusqu'à Dieu par la Vierge Marie....
 Viens ! quand je te vois, femme, à genoux, au saint
 [lieu

Réciter la prière où tu parles à Dieu,
 Je sens brûler mon front sous un rayon de flamme
 Qui, s'échappant de toi, vient embraser mon âme.
 Je m'agenouille alors et, priant avec toi,
 Je vois l'ange du ciel descendre jusqu'à moi.

—o—

Que son sourire est doux ! comme à travers un voile
 J'ai vu son œil briller comme une blonde étoile,
 Son haleine exhalait le doux parfums des fleurs,
 Et ses lèvres brillaient des plus vives couleurs.

L'éclat éblouissant de ses noires prunelles
 Me faisait voir dans l'air des gerbes d'étincelles.
 Pour bien le voir, mon œil n'était pas assez pur,
 Mais j'ai vu qu'il portait comme un croissant d'azur.
 Sa face paraissait rayonnante de gloire
 Et ses doigts ressemblaient à des touches d'ivoire.
 Son pied rasait la terre et ne la touchait pas.
 J'ai vu des galons d'or qui ceinturaient ses bras.
 Ses blonds cheveux tombaient en boucles ondoyantes
 Et reflétait l'azur de perles éclatantes.
 Sa tunique de pourpre, agrafant au genou,
 Laisait à découvert l'albatre de son cou.
 On chercherait en vain, de l'un à l'autre pôle,
 Un diamant brillant comme sa blanche épaule ;
 Et son aile, étendue en forme de éventail,
 Miroitait le Saphir, le juspe et le cornil.
 Sa voix vibrait pareille aux cordes d'une lyre
 Qu'on entend dans un rêve où notre âme en délire
 Ouit des sons divins qui charment le sommeil
 Et dont le souvenir laisse après le réveil
 Une joie ineffable, impossible à décrire.

—o—

Pendant que j'admirais, par le charme entraîné,
 D'un plaisir inconnu mon âme a frissonné !
 Non, quand je le voudrais, je ne pourrais vous dire
 Ce que j'ai goûté là d'enivrantes douceurs.
 Comment les raconter ? J'étais dans le délire,
 J'étais ivre de joie et je versais des pleurs.

—o—

Interrogez plutôt les esprits des Prophètes
 Qui sont accoutumés à de pareilles fêtes.
 Ils vous diront sans doute, en des termes touchants,
 Les merveilles du ciel qui célèbrent leurs chants.
 Heureux si vous pouvez, sans avoir le vertige,
 Savourer les douceurs d'un semblable prodige.

—o—

Lia, ma bien-aimée, il se fait tard, venez,
 Prions ancor ; demain nous serons couronnés.

Nous nous réunirons pour chanter les louanges
Du Dieu bon dont la main a couronné les anges.

—O—

Il ne sera plus là qu'un seul unique époux.
Cet époux est l'Agneau : sa fiancée est belle,
Le cortège est brillant, et la noce éternelle.
Lia, tu m'y verras soumis, humble, à genoux
Comme toi rayonnant d'une gloire immortelle,
Contempler Jésus-Christ et... ton œil bleu si doux !
Et Dieu qui nous verra, sans en être jaloux
Souriant, nous dira : venez, enfants que j'aime,
Soyez bénis ! venez, je suis le bien suprême.
A l'ombre de mon aile, enivrez-vous d'amour,
—Aliment qui fait vivre au céleste séjour—
De cet amour si pur que ma présence donne
Et qui, tel qu'une perle, au front des saints rayonne.
Aimez-vous, aimez-moi jouissez ! c'est mon jour.
Jour de bonheur qui luit du soir jusqu'à l'aurore
Et de l'aurore au soir vous éblouit encore.
Quand des siècles sans fin, par cent milliards comp-

[tés,

Acheveraient, après cent mille éternités,
Comptant vos souvenirs, sûrs de votre mémoire
Vous diriez —notre Dieu vient d'entrer dans sa gloi-
[re.

Une heure de mon règne est une éternité
Et l'éternité passe avec rapidité
Courant avec ardeur dedans le vide immense
Sans jamais ralentir son cours précipité.
Mais l'œil qui la conduit la regarde en silence
Hater son vol rapide au terme qui la fuit
Sur les ailes du temps qui s'écoule sans bruit.
Sa course infatigable affronte les orages
Et n'aura pas fini quand finiront les âges,
Les mondes que ma main fit sortir du néant,
Les habitants nombreux qui peuplent l'océan,
Les globes, les soleils, le ciel, la terre et l'onde,
Quand finiront enfin toutes choses au monde,

Son travail incessant qui n'a pas commencé
 Pas plus que l'avenir ne compte le passé.
 Dans les temps écoulés, dans les âges qui naissent,
 Toujours dans le présent mes élus me connaissent.
 De mes charmes épris, ils m'aimeront toujours,
 Car je suis le principe et la fin des amours.
 Le siècle qui succède au siècle qui s'efface
 Ne les changera pas, car Dieu reste à sa place.

—o—

Venez, enfants, mon nom guérit toute douleur.
 Enfin, soyez heureux de me voir face à face,
 Un temps, des temps, toujours ! Ce mot porte bonheur.
 Eternité, va ! j'ai mes enfans dans mon cœur.

Je crois sincèrement qu'en dépit des Ultramontains, j'irai en Paradis.

Que je leur y ferai un joli pied de-nez !

—Mais vous ne les verrez pas là.

Où seront-ils donc ?

—Dans... dans... vous savez ce lieu où l'on dit qu'il fait si chaud... Rien que d'y penser, tout mon être se grésille !...

Bon ! c'est justement dans cet endroit qu'ils disent que j'irai.

Puisqu'ils m'ont souhaité,

Dans ce dernier Eté,

D'aller dans la Géhenne,

—Autant qu'il m'en souviennne—

Que tous ces calottins

Soient, par les diabolins,

Piqués, mordus sans cesse.

Qu'ils deviennent plus noirs

Que n'est une négresse :

Qu'ils aient des désespoirs

Plus profonds que l'abîme

Où Dieu punit le crime.

Puisque la charité,
Divine et sainte flamme,
Ne dit rien à leur âme
Et n'a jamais été
Qu'une frivolité
Pour eux : puisqu'ils souhaitent
Que les diables maltraitent
Tous les libres penseurs,
Je ris de leurs malheurs.

— o —

— Cher Thomas, votre haine
Atroce me fait peine —

— o —

Alors, convertissez,
Fondez ces cœurs glacés
— Il en est temps encore —
Et le Dieu que j'adore
Bien sûr, pardonnera
Et les invitera
A la Noces Éternelle
Qui, dit-on, sera belle.
Mais je ne voudrais pas
Que l'on m'obligeât d'être,
A ce charmant repas,
Tout à côté d'un Prêtre
Ultramontain. La con—
Con—con—confusion
— Excusez, je begaye —
Me serait crier, n'è !
L'huile de la Pitié
Rougeâtre, blanche, ou noire,
Ainsi que l'art de croire
De force ou d'amitié
Seraient peu notre affaire,
Car ce serait la guerre.
Que l'on nous place donc
A table, de façon

Qu'une face hypocrite
 Lavée à l'eau bénite
 Ne trouble mon repos ;
 Car son regard oblique
 Ferait un hérétique
 Dans la moelle des os,
 — Dit meilleur catholique

—o—

Le monde sera-t-il
 Toujours si peu gentil
 Que de leur laisser faire
 Argent de ci, de ça ?
 Ah ! si Sancho Pança
 Revenait sur la terre,
 Ce brave, soyez sûrs,
 Aidé du vaillant maître
 Qui pourfendait les murs,
 Ferait tôt disparaître
 Ce qui nous déplaît tant.

—o—

Vendeur d'orviétan,
 Grimacier, charlatan...
 Mais il vaut mieux me taire !
 Aussi bien mon libraire
 Est en bas qui m'attend.

24 août 1868

Tentative d'assassinat sur l'auguste personne de la Reine

Vit-on pareille audace et vit-on pire horreur
 ici, là-bas, ailleurs, n'importe où dans le monde ?
 Cherchez dans tous les temps aussi lâche tueur
 touchant ou non de l'or pour sa besogne immonde.
 Ouvrez l'enfer, entrez et voyez Orsini,
 Ravallac, Brinvilliers, Berger, Milliani,
 Ils diront—et c'est vrai—respect, amour & crainte
 auraient fondu nos cœurs d'airain devant la Sainte.

—o—

Voulez-vous savoir si le cœur humain est drôlement fait ? Voici.

Vers le 21 août dernier *La Minerve* faisait savoir que notre souveraine avait failli être assassinée, et moi qui lis ma vieille amie beaucoup plus que la Bible dont la lecture d'ailleurs est interdite aux catholiques, moi, dis-je, indigné d'une action si diabolique j'ai fait les vers que vous venez de lire et ils ont été publiés le 24 sur l'aimable *Gazette de Joliette*.—

Le lendemain, mon journal favori a fait resavoir que notre bien-aimée Reine n'avait pas du tout failli être assassinée.

Je vous le jure, un coup de foudre ne m'aurait pas plus saisi le cœur. C'est, voyez-vous, que je pensais au ridicule qui allait m'envelopper tout entier ; et de fait plusieurs ont ri de moi, moi présent ; et je crois qu'ils avaient un peu raison ; aussi ne leur en veux-je pas, mais ma bonne amie s'en souviendra, car c'est elle seule qui est cause de mon avanie.

Oui, je le confesse j'ai regretté un instant qu'il ne fut pas vrai que l'auguste et sainte femme eût couru un grand danger pour sa vie.

A quoi sert donc d'avoir un bon cœur ?

Je tâcherai d'expier ce mouvement d'orgueil. En attendant, je crois pouvoir vous dire que Dieu, si parfait, si puissant, si bon, ne pouvait jamais se donner un plus fier démenti qu'en me créant—Mais, sans doute qu'il s'est *redémenti* et rattrapé sur vous, chers lecteurs.



Sterne n'a-t-il pas dit : “ l'homme est né pour être c...., tromper son père et être trompé par ses enfants ? ”

Ce fin monsieur-là a du nécessairement ne parler que pour son pays. Donc, que son pays le juge.—

Moi je parlerai pour le mien et je dirai, avec plus de justesse et de vérité mais avec moins d'esprit peut-être.....

—Peut-être ?

Bon ! sâchez-vous maintenant pour l'ombre d'un doute, et interrompez-moi, à chaque instant pour que je ne dise pas toute ma pensée.

—Parlez.

Je dirai donc que le canadien-français libre penseur (prendre le mot dans sa meilleur acception) est né pour être fouetté par ses père et mère jusques vers l'âge de dix ans : de dix à vingt ans, ou à peu près par les recteurs de collège, et, le reste de ses jours, *magané* (vilipendé) par le prêtre ultramontain.

C'est une grande vérité que je vous dis-là. Je la démontrerai amplement en temps et lieu, si on ne me laisse pas versifier en paix, les incidents ou plutôt les accidents de ma jeunesse.

A la grâce de Dieu !

Joliette 1863.

THOMAS.